

Réception de Camus au Bengale

Dolon Gupta
Université de Mumbai, Inde



Synergies Inde n° 5 - 2010 pp. 133-141

Résumé : L'héritage culturel des Français et des Bengalis présente certaines ressemblances - phénomène bien étrange car l'Inde, ancienne colonie britannique, a plutôt subi ou bénéficié d'une influence anglaise -. L'attrait des Bengalis pour la littérature et la philosophie françaises s'explique sans doute par certaines similitudes en matière de sensibilité. Le rebelle idéaliste et passionné ainsi que le pessimiste se sentant exclu et donc perdu dans un monde qu'il comprend mal, restent deux personnages chers au cœur bengali. Au cours des années 1950 et 1960, surtout après le prix Nobel de Littérature attribué en 1957 à Camus, de nombreux articles littéraires ont traité de l'œuvre du lauréat. Tantôt couvert d'éloges, tantôt durement critiqué, Camus fascinait l'imagination bengalie et son influence fut perceptible dans les romans bengalis dès les années 1960. Même aujourd'hui, les références à Albert Camus abondent dans la presse et la littérature bengalies. Des écrivains contemporains admettent désormais son rôle dans la formation de leur sensibilité artistique. Ses œuvres résistent à l'oubli et continuent de séduire et d'éclairer ses lecteurs et admirateurs du Bengale.

Mots-clés : Bengale, sensibilité, liberté, déracinement, philosophie indienne

Synopsis: The French and the Bengalis have a cultural heritage that at certain points resemble each other so closely that one is intrigued at how Bengal, the seat of British power could be so attracted to French literature and philosophy. This affinity could probably be traced to some common sensibilities that the two people share. The rebel, fired by passion and idealism fighting for the oppressed man, and the sensitive man with his sense of alienation and inability to fathom or be part of the mainstream are two much-loved figures in Bengali literature. The 1950s and 60s, especially after his winning the Nobel Prize in 1957, witness articles on Camus and his works in well-known literary journals. Despite coming in for sharp criticism occasionally, Camus fascinated the Bengali mind. In novels written as early as 1965, one finds echoes of Camus' thoughts, ideas and characters. Albert Camus quotes and references abound in the press and in literature even today. Recent writers have openly acknowledged his role in the shaping of their artistic sensibilities. His works have resisted oblivion and he continues to enjoy a reading public today even beyond the confines of the academic circle.

Key words: Bengal, sensitivity, liberty, rootlessness, Indian philosophy

L'héritage culturel des Français et des Bengalis nous présentent certaines étonnantes ressemblances - ce qui intrigue : comment expliquer l'affection ressentie par les Bengalis envers une culture avec laquelle le contact fut si limité. Mis à part le comptoir français de Chandernagor, le reste du Bengale reste marqué par des legs britanniques. L'attrait des Bengalis envers la littérature et la philosophie françaises remonte à certaines sensibilités communes à ces deux peuples.

Kolkata comprend vite la signification du Quartier Latin - c'est le College Street de Paris ! Pareil au Quartier Latin qui représente beaucoup plus qu'un lieu où siègent les institutions universitaires prestigieuses, College Street fut également témoin des mouvements politiques, sociaux et littéraires importants, forma des esprits brillants; et on dit que le vendeur dépenaillé assis à côté de son kiosque à livres sur cette rue en sait assez pour faire une petite leçon sur Camus ou Kafka au jeune intellectuel. "Adda" - un trait particulier des Bengalis qui consiste en l'art de passer des heures à faire des polémiques sur des sujets intellectuels - se pratique surtout à Coffee House, le café préféré qui jouit d'une réputation semblable à celle des Deux Magots ou du Café de Flore.

Depuis les portails sacro-saints de Presidency College, sur College Street, les étudiants dirigèrent le mouvement politique et idéaliste des Naxalites pendant les années 60 et le début des années 70. Le mouvement naxalite partage des caractéristiques intéressantes avec la plus importante révolte du 20^{ème} siècle: celle de Mai 68 qui fut menée par les étudiants de la Sorbonne. Cette révolution sociale réussit à provoquer d'importants changements dans les domaines politique, social et scolaire en France. Une année plus tard en avril 1969, Charu Mazumdar, le leader du mouvement des paysans à Naxalbari lança un appel aux étudiants dans *To The Youth and the Students (À la Jeunesse et aux Étudiants)*,

"Il ne peut y avoir qu'un seul critère pour juger si un jeune est révolutionnaire ou non. Ce critère est d'être prêt à s'intégrer aux masses ouvrières et paysannes, à réaliser cet idéal dans sa vie et à travailler avec le peuple."

La crème de la jeunesse bengalie des institutions prestigieuses de College Street et de Jadavpur University ou de l'Université de Kolkata répondit inconditionnellement. Passionnés par l'idéalisme, les étudiants se mirent à mettre en place un nouvel ordre où chacun aurait sa place légitime : les paysans, les ouvriers ainsi que les jeunes. Pourtant, les méthodes adoptées s'écartèrent de celles des étudiants de la Sorbonne. Le mouvement devint violent et se tourna vers la terreur; ce qui obligea le gouvernement à réagir avec des mesures coercitives. Le mouvement fut écrasé, mais il continue d'inspirer des écrivains et des cinéastes même aujourd'hui.

Le rebelle idéaliste et motivé, luttant pour l'homme opprimé ainsi que l'homme, sensible, aux prises de son tourment intérieur à la recherche des racines perdues restent deux personnages bien chers au cœur bengali.

Le héros camusien qui se sent exclu et perdu dans un monde qu'il comprend mal, est en train de naître déjà au sein du Bengale pendant les années 1920 et 1930. Jibanananda Das, le poète le plus célèbre de la génération qui succède à Rabindranath Tagore, vécut une ère mouvementée et aima pleinement la beauté généreuse du Bengale, surtout sa ville natale dans l'est du Bengale, qui est aujourd'hui le Bangladesh. Le moment le plus

triste de sa vie fut le jour où il fut obligé de la quitter en 1946 à cause de la Partition imminente du pays et de déménagea à Kolkata pour toujours. En 1947, l'Inde gagne son indépendance, mais plusieurs citoyens des deux côtés de la frontière furent déracinés à cause de la partition du Bengale. Le sentiment d'exil et de privation domine comme thème.

Ayant été déraciné d'Algérie, son pays de naissance, Camus souffrait de cette séparation et fut aux prises avec un dilemme étrange où la liberté pour l'Algérie entraînerait la perte de sa mère patrie. Lui aussi fut victime de la décolonisation. Les sensibilités artistiques de Das répondant au déracinement sont pareilles à celles de Camus. Dans une revue littéraire de la traduction anglaise de Das par Joe Winter, le quotidien national indien *The Hindu* a écrit :

“En lisant la poésie de Jibananda Das, on a l'impression de se heurter contre un esprit labyrinthique pareil à celui qu'on imagine l'homme absurde posséder... parce qu'en ce qui concerne l'esprit absurde, le monde n'est ni rationnel, ni irrationnel, mais simplement irraisonnable.” (le 6 juillet 2003)²

Le premier recueil des poèmes de Das fut publié en 1927, suivi par un autre en 1936; ce qui prouve définitivement qu'il n'avait jamais lu Camus dont la première œuvre fut publiée en 1937. Donc, il n'est question que de sensibilités en commun. Pareil à Meursault, Jibananda éprouve le manque de la chaleur et de l'odeur du soleil. Le soleil devient un personnage central dans *L'Étranger* où d'une part il éblouit Meursault et l'oblige à appuyer sur la gâchette et d'autre part, il est la lumière bénie que Meursault s'efforce d'apercevoir à travers les barreaux,

“j'étais agrippé aux barreaux, mon visage tendu vers la lumière”³

Des sentiments similaires se révèlent dans les vers de Das

*“Ô soleil luisant...
Vous vous exposez maintes fois en splendeur sans borne
Au dessus des murs incarcérant cette ville malheureuse”⁴*

Pour tous les deux, le soleil devient le salut et l'obscurité la mort. Les poèmes 1946-1947 (basés sur la Partition indienne) et *Sensation* manifestent la mélancolie de l'homme moderne perdu dans le labyrinthe de la vie. Les sentiments comme,

*“Il n'y a pas de place pour une âme dans le monde
Il n'y a pas de connaissances profondes...
Pas une lueur de lumière
Il n'y a qu'une obscurité sourde, inépuisable tout autour”⁵*

Ou

*“Pas un rêve, ni paix, ni amour,
Une sensation née dans la profondeur de mon existence.
Je ne peux pas y échapper
Car elle met la main dans la mienne
Et tout autre devient dérisoire, si futile.”⁶*

rappelle la misère de Meursault pour qui la tombée de nuit annonce aussi l'arrivée d'une obscurité mortelle qui enveloppe sa cellule avec un silence et une souffrance inimaginables.

“C'était l'heure dont je ne veux pas parler, l'heure sans nom, où les bruits du soir montaient de tous les étages de la prison dans un cortège de silence... Non, il n'y avait pas d'issue et personne ne peut imaginer ce que sont les soirs dans les prisons.”

Jibananda Das ne fut ni compris et apprécié que vers la fin de sa vie, avant de mourir dans un accident de la route en 1954.

Les sensibilités bengalies avaient déjà fait naître leur héros qui vivait parmi les exclus, aux marges de la société et se sentait mal à l'aise devant un monde qu'il ne comprenait pas, ni pouvait pénétrer - une image très proche au héros absurde de Camus. Donc, comprendre et apprécier Camus ne serait pas difficile pour les Bengalies. Le peu de références à Camus dans la presse bengalie pendant les années 1940 ne nous laisse pas deviner s'il fut lu pendant cette décennie. Pourtant, au cours des années 1950 et 1960, surtout après le prix Nobel de littérature en 1957, de nombreux articles paraissent sur les œuvres de Camus dans les journaux littéraires comme *Porichoy Patrika* et *Desh*.

Au fur et à mesure que les Bengalies découvraient Camus, ils furent fascinés par le révolutionnaire qui participa pleinement à la Résistance pendant la Deuxième Guerre Mondiale ; par le journaliste rebelle qui écrivait des articles passionnés pour le magazine clandestin *Combat*, par l'écrivain brillant qui éblouissait ses lecteurs avec la nouveauté d'idées et de style dans ses œuvres, comme *Le Mythe de Sisyphe* (1942), *L'Étranger* (1942), *La Peste* (1947), *La Chute* (1957). Le célèbre peintre et dramaturge bengali, Torit Mitra, se souvient du retentissement de *L'Étranger* pendant sa vie scolaire pendant les années 1960. Il se sent reconnaissant envers lui pour avoir formé son esprit artistique avec le roman *L'Étranger* et s'identifie toujours avec le personnage de l'étranger. Il admet qu'un recueil de ses contes "*Abba authoba ek Nidoya Somsarer Galpo*" publié en 2008 porte les traces de Camus. En plus, le fait que Camus jouait au football - le jeu favori des Bengalies - fascina encore plus Mitra.

Les revues des œuvres de Camus parurent au Bengale bien après qu'elles furent publiées en France. En décembre 1957 *Porichoy Patrika* fit une critique de *L'Étranger* (1942). Une revue de dix pages fait une analyse approfondie des qualités du roman, de l'histoire ainsi que de sa philosophie, le compare au *Crime et la Punition* de Dostoïevski. L'article critique l'absurdisme et l'appelle "morbide" mais loue son style,

*“Camus sait comment narrer une histoire et il le fait bien”.*⁸

Les éloges semblent mesurées mais sincères.

Le premier article de vingt pages dans *Porichoy Patrika* en février 1958 présente une polémique sur le prix Nobel de littérature, attribué à Albert Camus en 1957. Au début, le lecteur perplexe se demande si l'article dénonce ou soutient le lauréat pour ce prix. Une attaque acerbe s'ensuit: on constate que Camus n'offre rien d'autre qu'une gamme de mots et de structures langagières compliquées afin d'exprimer des idées banales et médiocres. En outre, on affirme qu'ils sont nombreux dans le monde à partager l'opinion du magazine,

“Il a écrit très peu et de plus, ses œuvres n’ont guère produit d’impression.”⁹

Écrit en 1958, ces mots paraissent ironiques car la majorité des œuvres de Camus était déjà publiée! Il ne restait que deux romans - *La Mort Heureuse* et *Le Premier Homme* - qui furent publiés non seulement après cet article, mais même après la mort de l’auteur.

Une critique si sévère d’un génie littéraire comme Camus nous choque aujourd’hui, mais étant donné la perspective historique de l’époque, on peut étudier cette réaction. Le marxisme émergeait comme philosophie dominante au Bengale alors que Camus était anti-marxiste. Sartre ne savait point que sa séparation avec Camus après la publication de *L’Homme Révolté* en 1951 poussa les intellectuels bengalis à prendre parti: ils étaient pour Sartre, contre Camus. L’article continue,

“S’il fallait choisir un jeune homme philosophe avec des opinions politiques, il est impossible de comprendre comment un dramaturge beaucoup plus accompli que Sartre pourrait être ignoré en faveur de Camus.”¹⁰

Le magazine condamne Camus pour ses idées anti-marxistes et reste convaincu qu’il fut choisi pour avoir soutenu les opinions politiques des jurés du Nobel et pas pour ses prouesses littéraires.

Cependant, le magazine apprécie Camus pour son érudition, son sérieux, sa passion, sa sincérité et accorde avec réserve que

“un effort pour connaître Camus ne serait pas un gaspillage absolu de temps.”¹¹

Des articles sur Camus continuent à paraître avec régularité et assouplissent leur critique. Les louanges même abondent dans certains articles.

La critique de *L’Exil et le Royaume* (1957) publiée en décembre 1962 dans la même revue littéraire se termine sur :

“Ce recueil de contes sera chaleureusement reçu par ses admirateurs et ses lecteurs dans le pays”.¹²

Un élément important se révèle - Camus jouissait d’admirateurs et de lecteurs dans le pays bengali.

Les échos camusiens se trouvent dans les romans bengalis du milieu des années 1960. Ses pensées, ses idées, ses personnages s’insinuent dans l’imagination bengalie. En entendant le monologue frénétique du héros de *Golap Keno Kalo*, (1968, par Buddhadeb Bose), assis dans son jardin qui s’appelle “Bonheur”, on se demande si l’auteur s’est inspiré du héros de *La Chute*.

Des lecteurs tombent sur un Meursault ou un Clamence chez maints romanciers. Un événement majeur en 1956 nous assure que la littérature française commence à faire partie du curriculum scolaire à Kolkata. Sous l’égide de Buddhadeb Bose, on fonde le Département de Littérature Comparée à Jadavpur University. Donc, Camus commençait à alimenter les débats passionnés que les Bengalis adorent et trouverait bientôt sa place dans l’héritage littéraire avec lequel un Bengali doit se familiariser pendant sa jeunesse.

Une auteure de renom, Navaneeta Deb Sen, appartient au premier groupe d'étudiants diplômés de ce département de Littérature Comparée. Dans son essai *Ishwarer Pratidwandi (L'Adversaire de Dieu)*, elle commente,

*“ Le héros exclu fait partie de la littérature bengalie depuis longtemps. DilipKumar Roy, Manindralal Basu, Achintya Kumar Sengupta, Prabodh Kumar Sanyal., Jagadish Gupta..., Buddhadeb Bose..., Samraresh Bose..., Sunil Gangopadhyay, Shirshendu Mukhopadhyay, ... (ont créé) le héros exclu qui défile dans l'imagination des lecteurs bengalis depuis plusieurs années.”*¹³

Deux romans qui partagent des caractéristiques intéressantes avec la pensée camusienne se trouvent dans *Bibar* (1965) par Samraresh Bose et *Ghunpoka* (1967) par Shirshendu Mukhopadhyay. Les héros de *Bibar* et de *Ghunpoka*, comme Clamence, jouissent d'une vie professionnelle réussie, du respect de la société et de l'amour de plusieurs femmes, perdent tout, suite à un revirement soudain dans leur manière de percevoir la vie.

Dans l'esprit de ces héros, on témoigne de l'épanouissement des thèmes camusiens de la prise de conscience, de la révolte et de la liberté. Le héros de *Bibar* a commis un meurtre et reste aussi impénitent que Meursault. Il observe le déroulement des événements suite au meurtre avec la curiosité et même l'innocence d'un homme qui ne joua aucun rôle dans cet événement.

*“Qu'est-ce que j'aurais pu faire? Je ne l'ai pas prémédité...C'est comme si j'avais marché sur le pied de quelqu'un accidentellement en courant après un bus. Comment peut-on appeler cela un crime? Il est normal de marcher sur le pied de quelqu'un dans la foule, n'est-ce pas?”*¹⁴

Cette indifférence alarmante en ce qui concerne la moralité et les mœurs acceptés chamboule à la fois le lecteur et la société - mais il faut payer pour cette insouciance. Seuls les barreaux de la prison peuvent limiter une telle liberté.

“Bibar” veut dire une tanière, une cachette. Dans ce roman, cette cachette se manifeste comme la fosse sombre où les mœurs sociales serrent l'homme de près et le prennent dans leurs filets, bloquant ainsi tout rayon de liberté. Au moment où il tua son amante, il fit un choix - un choix qui le propulsa hors de son trou et l'obligea à affronter sa liberté. Le moule des habitudes mécaniques se casse et le héros se trouve face à face avec la liberté, ce qui l'obsède,

*“L'homme a peur de la liberté comme du feu, il l'esquive soigneusement et passe.”*¹⁵

Sur les ponts de Paris, Clamence se rend compte qu'il a peur de la liberté. Pareillement, le héros de *Bibar* tente à plusieurs reprises de se réfugier dans la cachette qui nous protège avec ses contraintes au lieu de nous laisser libre d'assumer la charge accablante de faire nos propres choix. Sans un moment de répit, la liberté dévore et ronge toute chaîne de l'esclavage et rend l'homme indépendant mais seul. Les efforts d'un homme de saisir la signification de la liberté constitue le thème central de *Bibar*.

Que ce soient les événements ordinaires, que ce soient les péripéties capitales, *Ghunpoka* rappelle Camus. Shyam, le héros, fasciné par le soleil qui étincèle sur un miroir, en fait un jeu enfantin - il vise cet éclat de lumière en direction des passants dans la rue. Un motocycliste virant à toute vitesse, aveuglé par cette lueur, a un accident et meurt. Le

soleil frappe les yeux de Meursault avec une telle violence que ses doigts se crispent et appuient sur la gâchette. Il tue un homme. Les deux crimes sont causés par le "hasard".

Le détachement et le calme d'un étranger manquent à Shyam; comme Clémence après la mort de la jeune femme, la mémoire de la mort du motocycliste continue de le hanter. "Ghunpoka" signifie termite, un insecte qui ronge l'intérieur ne laissant que l'enveloppe externe qui éventuellement s'écroule. Malgré une apparence désinvolte, le regret ronge le héros et le lecteur comprend qu'il se fait d'amers reproches. Il se parle sans cesse avec une agitation nerveuse évidente, sautant d'une idée à l'autre; ce qui aboutit à un moment de catharsis où il appelle sa victime,

*"Si vous le pouvez, naissez encore... s'il vous plaît, naissez encore. Je vous ferai un monde plus beau et plus sûr où vous pourrez virer à toute vitesse encore."*¹⁶

Exactement comme Clémence qui supplie la jeune femme de se jeter encore dans l'eau pour qu'il puisse sauver les deux personnes - à la fois la femme et lui-même.

Des questions plus profondes comme,

*"Qui suis-je?" "Pourquoi est-ce que j'agis comme cela?" surgissent.*¹⁷ Perplexe, devant une vie qui le désoriente, le héros caresse même l'idée du suicide. Dans ce but, il se procure des somnifères,

*"Si on les touche, la confiance est rétablie, si on dort avec ces somnifères à côté de l'oreiller, on ne craint pas l'avenir."*¹⁸

Ce ne sont pas simplement les héros comme Meursault et Clémence qui nous fascinent avec le nouveauté de leurs actes et de leurs pensées. Le Dr Rieux de *La Peste* nous intrigue également avec sa personnalité sereine et apparemment conventionnelle. Aux prises avec un démon comme la peste qui répand ses tentacules et dévore inexorablement les jeunes et les vieux, l'homme et la femme, le Dr Rieux continue à travailler inlassablement, sans désespoir. En tant que médecin, il est témoin de scènes de mort horribles et déchirantes dans une ville où quasiment toute la population périt. Cependant, il en émerge calme et maître de soi. Comme le "karma-yogi" de Swami Vivekananda, il reste comme le lotus qui fleurit dans l'eau sans être touché par ce qui l'entoure: il accepte la mort de sa femme et de son ami Tarrou avec calme. Selon Swami Vivekananda :

*" Karma Yoga est un système d'éthique et de religion destiné à faire atteindre la liberté au moyen des actions généreuses et désintéressées. Le Karma Yogi ne doit pas croire en une doctrine quelconque. Il ne peut même pas croire en Dieu, ni poser des questions comme "qui suis-je?", ni s'engager dans la spéculation métaphysique. Il n'a que son objectif particulier de réaliser son état de désintéressement - et son chemin pour y arriver est aussi particulier."*¹⁹

Ce qui donne une bonne description de Dr Rieux.

L'essai *Ishwarer Pradwandhi (L'Adversaire de Dieu)* par Navaneeta Deb Sen effectue une étude comparative entre le Dr Rieux et le Dr Shashi, le héros du roman *Putul Nacher Itikotha* de Manik Bandopadhyay. Tous les médecins luttent contre les maladies dans leur effort de sauver les gens de la mort - une tâche éventuellement impossible. Au début, perturbés par l'ignorance des gens et la futilité de leurs efforts; une prise de conscience calme leurs âmes petit à petit -

*“Shashi n’essaie plus d’instruire les villageois sur leur santé. Au début, il se fâchait, mais progressivement il est devenu conscient.”*²⁰

Rieux aussi devient plus modeste, l’agitation de la jeunesse cède le pas à une tranquillité de conscience.

Putul Nacher Itikotha fut publié en 1936 et *La Peste* en 1947. Donc, Nabaneeta Deb Sen constate qu’elle ne cherche pas des influences camusiennes mais des pensées semblables,

*“Dans cet essai, je tenterai démontrer des similarités d’idées de Camus et de Manik Bandopadhyay, en comparant la vie de Rieux à celle de Shashi.”*²¹

Sa philosophie et son génie littéraire attirèrent les bengalis vers Camus. Torit Mitra admet s’être inspiré de la pièce *Les Justes* en écrivant sa pièce *Hanyaman*. Fondé sur la révolution russe de 1905, *Les Justes* explore le rôle de la violence et des questions morales comme le meurtre des innocents au nom de la révolution. Le dilemme saisit les révolutionnaires- lequel a raison - Kaliayev pour qui tout n’est pas permis ou Stepan pour qui rien n’est interdit ?

Mitra adapta la révolte indienne de 1857 qui marqua le début du mouvement de l’indépendance indienne. Lui aussi explore le rôle de la violence dans une révolution qui cherche à renverser un régime socio-politique pourri et oppresseur. Il y incorpore la réponse bengalie passionnée, qui s’est souvent tournée vers la violence, pendant la lutte de l’indépendance. Dans l’introduction par le dramaturge, Mitra dit que la pièce est basée sur

*“la foi que dans cette époque de violence et de terreur continuelle, dans toutes ses manifestations, qui se sont emparées de notre sens de justice et d’injustice, nous devons renforcer l’essence de la liberté avec laquelle chaque homme est né et qu’on ne peut pas tuer même après que le corps est détruit.”*²²

Cette idée fournit le point de départ d’où Mitra emprunte les pensées de Camus et les tisse avec la philosophie indienne. Il se réfère au chapitre 2, Strophe 20 de la Bhagavat Gîta :

(L’âme n’est pas à naître ni à mourir... elle n’est pas née, ne cesse jamais d’exister, mais reste éternelle et primitive. Elle n’est pas tuée quand le corps est tué).

Ce qui est la liberté pour Camus devient l’âme pour Mitra: et juste comme l’âme, la liberté aussi reste indestructible.

Les Justes s’intègrent très finement dans l’histoire de la lutte de l’Indépendance indienne, en démontrant l’embarras des révolutionnaires de l’époque. Sans la mention exprès de la part du metteur en scène, il serait difficile de montrer une influence directe de Camus. Son groupe *Sansaptak* monta *Hanyaman* avec succès en 2007, à l’occasion du 150^{ème} anniversaire de la lutte de 1857. Ensuite cette pièce bengalie fut traduite en hindi, appelée *Na Hanyate* et montée sur scène par ce groupe.

Camus jouit aujourd’hui du renom qu’il mérite. Soit en poésie, en prose, en pièce ou bien dans les articles de presse, les citations de Camus et des références à ses œuvres apparaissent avec régularité. Bien qu’il ait été parfois dénoncé pendant les années 1950, ses œuvres ont résisté à l’oubli. Camus continue d’avoir des lecteurs fidèles en dehors des universitaires. Les Bengalis grandissent en le lisant de sorte que la plupart

d'eux parlent de *La Chute*, de *L'étranger* ou de *La Peste* comme si ces œuvres faisaient partie de la littérature bengalie.

1. *Marxists Internet Archive* (2006)
2. *The Hindu* (Juillet 2003)
3. Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Éditions Gallimard, 1942, Page 114
4. *Ciel Bleu* - Jibanananda Das
5. 1946 -47 - Jibanananda Das
6. *Sensations* - Jibanananda Das
7. Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Éditions Gallimard, 1942, Page 126
8. *Porichoy Potrika*, Décembre 1957
9. *Porichoy Potrika*, Février 1958
10. *Porichoy Potrika*, Février 1958
11. *Porichoy Potrika*, Février 1958
12. *Porichoy Potrika*, Décembre 1962
13. *Ishwarer Pratiwandhi Ebong Anyanya Prabandho*, Navaneeta Deb Sen, January 2010,
14. *Bibar* - Samaresh Bose, Anando Publishers Private Limited, 2006
15. *Bibar* - Samaresh Bose, Anando Publishers Private Limited, 2006
16. *Ghunpoka* - Shirshendu Mukhopadhaya, Anando Publishers Private Limited, 2004
17. *Ghunpoka* - Shirshendu Mukhopadhaya, Anando Publishers Private Limited, 2004
18. *Ghunpoka* - Shirshendu Mukhopadhaya, Anando Publishers Private Limited, 2004
19. *Karma Yoga* - Swami Vivekananda
20. *Ishwarer Pratiwandhi Ebong Anyanya Prabandho*, Navaneeta Deb Sen, Tehai (Publishers) 2010,
21. *Ishwarer Pratiwandhi Ebong Anyanya Prabandho*, Navaneeta Deb Sen, Tehai (Publishers) 2010,
22. *Hanyaman* - Torit Mitra, (note du metteur en scène), 2007